

FRANÇOIS CASANOVA

UN INCONNU VENU DE LOIN

François Casanova

Un inconnu venu de loin

© François Casanova, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4331-2

Librinova”

www.librinova.com

Image de couverture : iStock Franco Tognarini

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mes plus vifs remerciements à Marie-Pierre et Bruno, pour leur affectueuse attention sans laquelle ce livre n'eut sans doute pas été... ... différent !

Quoique...

Tout de même...

?....

Sans doute...

Si ! ! ! !

Extrêmement !

Toute ressemblance avec une ou des personnes, des entités ou des situations existantes, ou ayant existé, serait pure coïncidence.

Bien entendu !

Préambule

13 juin 2013, 21 heures UTC.

Vous qui me lisez, ou m'entendez, sachez que ceci n'est pas une fiction.

Certains, sans doute, seront prêts à parier que je suis fou. Il se trouvera toujours quelques « amis de trente ans » assez bienveillants pour vous le confirmer ; vous les croirez, à n'en pas douter, si vous ne me connaissez pas. Si vous me faites l'honneur d'être de mes relations, sans doute aurai-je tout de même la chance de bénéficier de votre part d'un léger doute, voire de votre indulgence. Quoi qu'il en soit, ce qui va suivre suscitera chez la plupart de l'incrédulité, sinon de la peur.

Cette peur insidieuse et vicieuse, qu'à des degrés divers je ressens en ce moment, me mène à effectuer cette sauvegarde. J'enregistre, grâce à mon smartphone, tout ce qui m'arrive depuis quelque temps sur des supports numériques ; au moyen d'un système « transcrire », je la protège aussi sur un support en papier. Je cache, en deux lieux différents et des plus secrets, et les disques, et les dossiers écrits.

J'ignore où va me mener cette aventure... je ne l'ai pas choisie, croyez-moi ! Si je devais, par un sort contraire, ne pas y survivre, je demande à ceux que je désignerai, qui auront alors accès à ces données, d'être certains de leur véracité : je crains qu'il ne s'agisse pour eux, tout simplement, que de protéger le futur de notre monde !

Tout a commencé il y a cinq semaines.

I

Tant d'étoiles

Une nuit ordinaire. Un calme olympien (mais qui donc peut se targuer d'avoir des souvenirs personnels du Domaine des Dieux, pour pouvoir utiliser cette formule ?) régnait dans le poste de pilotage. Avec beaucoup de prétention, l'océan déroulait sous nos ailes ce qu'il lui plaisait toujours d'entendre nommer « son immensité ». La plus légère attention portée à ce qui le surplombait - j'entends par là : l'infini de la voûte céleste, pas le modeste esquif aérien que je dirigeais - l'aurait, dans l'instant, convaincu du ridicule de sa situation !

Oh ! Désolé : j'ai oublié de vous préciser un point de détail qui pourrait avoir son importance : vous l'aurez deviné, je suis pilote. Enfin : admettons, si vous le voulez bien, que le terme le plus adéquat devrait être, plutôt : « Commandant de Bord », sur ce que l'on nommait, auparavant, un « Jumbo ». A l'heure où le massacre de nos derniers éléphants n'émeut plus grand monde, cette appellation prend à son tour une connotation désuète ; le mythe (!°° !) que représentait autrefois cette fonction, s'est considérablement dévalorisé ! Entre nous, je ne commande plus que mon café, ou presque ; tout le reste est, pour l'essentiel, pré-géré par des ordinateurs que gavent de « datas » des techniciens aussi pointus que diplômés. Autant vous dire que le rôle du Chef d'Orchestre que je devrais tenir est de plus en plus contesté par des nuées de personnes ! Et tant pis si celles-ci n'ont d'expertise que celle de leur petit domaine ; tant pis si, in fine, la seule définition - à leurs yeux, bien sûr ! - qui convienne à ceux de ma corporation, se traduit par « le mec qui coûte trop cher ».

Bon, restons simples : à l'instant où j'enregistre ceci, mon rôle mythique, donc, consiste, pour l'essentiel, à transporter des dizaines de concitoyens, ou autres, afin qu'ils puissent, dans des îles qu'ils jugeront toujours paradisiaques, cultiver en public leur mélanome ; ce qui, vous le savez, n'est pas malin, sauf dans la partie terminale du jeu ! Ce que j'aime sur les vols comme celui-ci, c'est, d'une part, que ce sont des vols de nuit : Ils sont toujours un peu magiques ! D'autre part, ce sont les vols du retour à la maison : il est toujours agréable de rentrer chez soi ! Ceux de mes passagers - l'immense majorité, fort heureusement ! - qui ont reçu une certaine éducation, se révèlent être des plus agréables ; et on n'en entend pas plus parler au retour qu'à l'aller. Les autres, qui, sans vergogne, ont répandu leur suffisance pendant leurs vacances - dès le premier vol, et en général au détriment de leurs voisins - ont tellement augmenté

la taille de leur foie avec des rhums plus ou moins vieux ou mal arrangés, qu'ils ne peuvent alors que s'effondrer dans leur fauteuil ; et les voilà qui imposent, à la vue de leurs semblables... qui, des orteils, lavés, peut-être, la veille du vol du départ, il y a deux ou trois semaines ; qui, de féroces coups de soleil dont la conséquence immédiate est une peau suintante à l'allure néo radioactive. En somme, nous avons souvent, là, un éventail intéressant de ce qu'il convient d'appeler « des peuples développés ». Petite remarque indispensable : pour avoir beaucoup voyagé en passager dans des pays de culture pour le moins différente, voire à « l'archaïsme » marqué, j'aurais tendance à croire qu'ailleurs, les signes que j'évoque se présentent sous d'autres formes, mais que sur le fond, la nature humaine comporte des traits communs qu'aucun vernis ne gommara jamais.

Mais je m'égare ! Revenons à notre sujet : lors de ce vol, donc, tout était tranquille. Trois heures après le départ, le Boeing ronronnait de bonheur ; nous avions fini notre repas, le personnel de cabine avait terminé son service de restauration. Quelques hôtes ou stewards nous avaient rendu une visite amicale ; nous étions au cœur de la nuit. Mon copilote avait fermé les yeux, et s'abandonnait à ce qui aurait dû n'être qu'une semi-vigilance. Quelques petits ronflements égarés, toutefois, avaient fait changer ce repos de catégorie. C'est là une vieille habitude chez les navigants : lorsqu'il n'y a que de la surveillance à exercer, les systèmes automatiques, plus un humain, suffisent. L'essentiel, c'est de savoir s'économiser pour être en forme à l'arrivée, ou en cas de difficulté. Et donc, seul à contrôler l'immobilité des choses, je tentais de retrouver, dans ce merveilleux paysage qui nous dominait, les diverses figures du zodiaque, qui, au fil des années, m'étaient un peu devenues familières.

Au milieu de ces dizaines de milliers – de millions – de lumières, aux magnitudes si variées, allant du vert au bleu, à l'orangé, parfois, lorsqu'elles traînaient encore près de l'horizon, l'une d'entre elles nous apparaissait toujours plus brillante, plus rapide dans l'évolution de sa trajectoire : Vénus, sur un relèvement Est-Sud-Est, était attendue comme l'on espère une vieille amie. Pour les néophytes comme moi, elle était l'Etoile de référence, fidèle, toujours à l'heure, toujours aussi belle ; et ce soir-là, eh bien elle était au rendez-vous. Enfin... Peut-être pas comme d'habitude, non !

Si une étoile, sans y prendre garde, avait capté mon attention, plus brillante, plus blanche que les amas stellaires qui nous enveloppaient : très vite, à la réflexion, sa présence m'avait semblé n'être qu'une incongruité. Non, ce n'était pas l'heure ! Vénus ne nous rejoignait jamais si tôt, à cet endroit du voyage.

Nous la trouvions toujours devant nous, ou légèrement à droite de notre trajectoire. Ce soir-là, elle était « à dix heures », sur notre gauche. Nul besoin d'une prise de sang pour confirmer qu'aucune substance à la morale douteuse ne venait perturber mon raisonnement ! Non, il y avait là, pour moi, un nouveau corps céleste, qu'une observation désormais attentive me faisait découvrir dans toute sa complexité : de toute évidence, mes étoiles chéries avaient l'habitude de scintiller, à des degrés divers ; mais jamais encore il ne m'avait été donné d'observer dans le ciel une lumière à l'intensité fixe ; jamais encore cette couleur presque blanche ne s'était ainsi démarquée, si éloignée des spectres bleutés que nous connaissions.

Une sensation étrange, à cet instant, m'envahit. Cette lumière que je tentais de décrypter semblait, à son tour, m'observer. Elle portait en elle, oui, la beauté intense et inquiétante d'un regard inconnu. Vous dire que je ne me sentais pas très à l'aise serait un doux euphémisme. Il était hors de question de réveiller mon collègue, pour une histoire « de petits hommes verts » ! Peut-être certains d'entre vous le savent-ils déjà, mais les pilotes passent, régulièrement - et je vous accorde que lorsqu'on en connaît certains, la chose ne semble pas toujours évidente - une visite médicale d'aptitude physique « et mentale » ! En conséquence de quoi, il est des sujets tabous, qui, selon l'air du temps - voire de l'idéologie dominante - pourraient vous valoir, disons : une « expertise approfondie ». En d'autres temps, vous auriez été au bûcher... Aujourd'hui, on se contenterait de vous mettre sur la paille. Le résultat de cette autocensure est qu'il est impossible, ou presque, d'aborder certaines questions. Autant vous dire que je m'empressais de ne rien faire, et que je continuais à observer ce que j'appelais « ma » lumière, car cette fois, il me semblait certain que je n'avais pas affaire à une vulgaire étoile !

A mesure que grandissait ma légitime curiosité, j'avais insensiblement rapproché ma tête de la planche de bord ; du pare-brise, comme le font si bien ces conducteurs qui n'y voient rien les jours de pluie, et qu'on aimerait alors savoir au chaud à la maison... L'immobilité de la « chose » dura un temps qui me parut très long ; sans doute, cependant, celui-ci ne pouvait-il se mesurer qu'en quelques dizaines de secondes. Puis un mouvement lent se fit voir, sans que pour autant la taille de l'objet – voilà que je parle déjà d'un objet, tant cela me semblait évident – sans que sa taille, donc, ne parût en être modifiée. Puis ce glissement de gauche à droite s'accéléra, devint un contournement de notre appareil, pour autant que nous ayons été concernés par cet itinéraire ; ce qui, en toute modestie, paraissait difficile à croire !

Le balayage, enfin, se révéla tout entier : la « chose » effectua un mouvement encore accéléré, passa sur notre droite ; elle suivait une trajectoire circulaire dont j'aurais juré qu'elle constituait un cercle parfait dont nous étions le centre, nous qui avançons, tout de même, à plus de neuf cents kilomètres par heure ! J'avais, sans y penser, défait mon harnais, m'étais levé à moitié pour suivre cette... ce phénomène ! Lorsqu'il disparut derrière le nez de mon copilote - ce qui, en soi, et en l'occurrence, ne signifiait rien - et donc, à l'arrière droit du Boeing, l'ancien pilote de chasse que je suis vint chercher instantanément sa cible à l'arrière gauche. En d'autres circonstances, une manœuvre de défense désignée comme une « barrique à droite » eut été engagée depuis longtemps, mais bon : le contexte de cette nuit, avec mes six cents personnes à bord, ne s'y prêtait pas vraiment ! Je ne fus pas du tout surpris de retrouver mon objet à l'arrière gauche, fixe de nouveau, et toujours aussi brillant. Affirmer qu'il m'observait relevait désormais de l'évidence. A quelle distance était-il ? J'aurais tendance à dire, comme ça, à quelques dizaines de mètres, ou peut-être jusqu'à quelques dizaines de kilomètres. Impossible à savoir ! Mais au plus profond de moi, je ressentis comme une complicité. La « chose » n'avait voulu que s'assurer de mon attention ; elle s'était manifestée jusqu'à pouvoir confirmer que je l'avais prise en compte. A ce point de certitude - pour moi, j'entends - elle amorça un nouveau mouvement, mais d'éloignement, cette fois. Le seul mot qui me viendrait pour qualifier ce départ serait « fulgurant ». Elle disparut en moins de cinq secondes, me laissa orphelin de la plus belle rencontre que j'aie jamais faite (en dehors de ma femme, bien entendu, je ne veux pas d'histoires).

Les minutes qui suivirent furent celles du doute le plus absolu. Je compris pourquoi le langage populaire avait trouvé l'expression « se pincer ». J'écoutai mon copilote respirer ; je fis faire à l'avion deux virages de dix degrés en mode manuel ; je me frottai les joues ; j'avalai quelques gouttes du café qui me restait... Non, décidément, je n'avais pas rêvé ! Etais-je victime d'hallucinations ? La pressurisation était pourtant parfaite, je ne ressentais rien d'anormal, mon psychisme me semblait, somme toute, très acceptable. Je n'étais pas du tout fatigué. Quelques mouvements de contrôle respiratoire plus loin, j'en étais toujours au même point. Le reste du vol se déroula dans la plus classique des banalités, en dehors du fait que je dus faire des efforts incessants pour ne pas exprimer, sinon une certaine nervosité, du moins, pourrais-je dire... de l'excitation !

Après mon retour à la maison, je connus de bien douloureux moments